

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 30

Artikel: Hardi ! La dierra !
Autor: Djan lo Côtéran
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201341>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

filles se promènent dans la rue — il n'y en a qu'une qui soit la rue —, et dans les carrefours noirs, dans les coins mal éclairés, les rendez-vous ébauchent des liaisons et des amours. Après avoir « fait » deux, trois fois la rue, les hommes, les jeunes gens s'arrêtent et causent ; puis, comme toujours, dans leurs groupes ennuyés qui stationnent aux angles des maisons, il est une voix qui dit inconsciemment : « Allons boire un verre ! » Et pour occuper leur repos et leur nonchalance, il y vont tous, car c'est ainsi, chez nous...

Dans la rue, à petits pas posés et réfléchis, les messieurs gagnent le Cercle, avides de billard et de cartes.

La nuit avance : il est dix heures ; du haut du clocher aigu descend le grêle tintement d'une cloche sonnant le couvre-feu. Alors les citadins paisibles rentrent en leur logis dotés les portes que l'on clôt font un bruit mat et discret ; cependant sur la ville plane profondément une atmosphère de somnolence et d'ennui ; et, sauf les pas glissés d'une police minime et inoffensive, rien ne trouble plus le silencieux sommeil de la petite ville, banale et triste, si ce n'est parfois quelque ivrogne titubant, qui, d'une voix éraillée, s'essaye à crier le refrain de la chanson parisienne à la mode, idiote et malpropre : la petite ville se repose ; la petite ville dort.

Le dimanche matin, un grand ébranlement de cloches sonores appelle les dévots à leurs pieux devoirs ; et le prêche terminé, si le temps est ensoleillé, les fidèles s'arrêtent un peu dans la grande flaque d'ombre projetée par la façade de l'église, et parlent doucement, onctueusement, les yeux chastes, les gestes timides et incomplets, des mystères que le pasteur a expliqués et de ces choses qui sont éternelles — on peut bien, une fois par semaine...

L'après-midi, par les routes poussiéreuses et aveuglantes de blancheur, les familles déambulent, par groupes, avec des accointances d'enfants dont les mains cueillent des fleurs insipides ; les yeux se repaissent du spectacle de la nature immobile, de son horizon connu. Parfois un automobile affolé passe en une fuite vertigineuse ; lorsque les enfants, remis de leur frayeur, veulent voir, ce n'est plus au loin qu'un amas de poudre qui s'anéantit progressivement. Et les dames qui ont exhibé leurs toilettes coûteuses d'après la mode de la grande ville, craignent pour leurs fraîches dentelles, pour leurs tissus aux couleurs voyantes qui se fanent ; elles méprisent ces machines meurtrières et puantes.

Dans les cabarets forains, c'est le brouhaha des promeneurs assoiffés scandé par ce bruit fatigant : un roulement intermittent, un éclat bref, des projections de quilles en désordre et de grands cris des joueurs.

Puis, lorsque l'après-midi est écoulé, tandis que les visiteurs rustiques qui sont venus en ville retourner à leur campagne, les groupes citadins reviennent, par familles, par chaînes, par essaims, lentement, avec une grande lassitude en leur démarche et une grande paix en leur physionomie. Les enfants, suspendus aux mains paternelles qui les tirent en avant, sont en retard d'un pas et ne chantent plus. C'est le retour au labeur accoutumé, serein, mais peu enthousiaste.

Parmi ses habitants, il en est quelques-uns qui méprisent cette existence à cause de son inertie et de sa passivité ; ceux-là ont vu le monde, ont voyagé, et dans les grands pays éloignés, ont perdu l'amour de la ville natale ; ils la renient. Mais les autres, les bourgeois, les vrais, aiment profondément — quand même — leur vie fade en la cité paisible ; la cité qui déroule sans éclat ses jours invariables et endormis, sous une atmosphère de somnolence et d'ennui, au bord du lac morne en ses

contours indécis, sur un terrain marécageux, humide et flou, seule à l'extrémité de cette plaine nue et mélancolique, la petite ville, banale et triste... chez nous.

L. MICHAUD.

Nous recevons, un peu tardivement, la réponse que voici, aux spirituelles strophes que M. Philippe Godet nous avait adressées et qui ont paru dans notre numéro du 16 avril, sous le titre : *La paix*, s. v. p.

Hardi ! la dierra !

A Monsu Godet.

De Nautsatel, pri dè Grandson,
No z'a rede, ein sa tsanson :
« Fichiez-nous la paix, tsarayoutès,
» Guianious, frelqueis, vieilles croûtès ; »
Mè, l'ai repondè, ein bon sorda,
Et mèmameint ein caporat :
« Hardi, la dierra ! »

Oï, la dierra !
Contrè l'émancipachon
Dâi fennès, que hintou sariont
— Nefè les galèzès, mà lè pouetètès,
Clia qu'ont 'na ruda tapette, —
Dè la municipalita,
Po bairè, o po banqueta,
Hardi, la dierra !

Oï, la dierra !
Contrè dâi z'Ostrogots, la bierra,
Et dâi z'Armagnacs, lo cognac,
Contrè clia poison d'absinthe,
Qu'empoisonnè lè dzeins dâi pintes,
Contrè l'alcoo fédéra,
Et caetera, et caetera,
Hardi, la dierra !

Oï, la dierra !
Contrè ti clia taborniaux
Que volliont s'aguelhi plie biaut
Que lo père et que la mère,
Et, on bio dzo, fan pataraffa,
Sè fotan avau lè z'égras,
Hardi, la dierra !

Na, pas la dierra !
Monsu Godet, pas tant d'affère,
Venè avouè mè preind' un verre,
Dau vin de Tsatanérea ;
Ein baivessan clia fina gotta,
Ne vo, ne mè, plie ne dera :
« Hardi, la dierra ! »

DJAN LO CÔTÉRAN.

La foire de Morges.

(AU TEMPS JADIS.)

C'était « au bon vieux temps des diligences », pour emprunter l'expression inaugurée par Louis Monnet ; c'était aussi au temps des boutiques sombres, avec leur arrière-boutique plus sombre encore, et leur devanture modeste, aux portillons brisés ; au temps de la milaine et de la toile de ménage, au temps aussi où la crinoline n'avait point encore inauguré son long règne.

La foire ! dans la bonne petite ville de Morges, quelles idées riantes ce mot évoquait en l'âme de la gent écolière ! La foire ! jour de plein congé, de longue flânerie, jour du bruit, des sifflets, du biscôme, des souliers neufs, des jouets éphémères !...

C'est qu'aussi, en ce bon vieux temps, l'on n'était pas blasé à l'endroit des plaisirs.

La foire ! quel paradis comparé aux jours de classe, dans la salle mal éclairée, mal ventilée, au plafond noirci, aux murs maculés de taches, aux odeurs désagréables, aux relents de vêtements malpropres, trempés par la pluie, et de morceaux de fromage apportés clandestinement. Et l'étude dans ce local ! bon Dieu, quel baigne ! La mémoire — rien que la mémoire, toujours à la brèche — jamais un travail intuitif, jamais un effort personnel de compréhension !

Et voilà pourquoi la date des quatre foires

annuelles était gravée dans le cerveau écolier bien plus sûrement que celle de la bataille de Nafels ou de celle de Grandson.

La veille du grand jour et dès la tombée de la nuit, des roulements sonores annonçaient l'arrivée des Combiers, avec leurs produits de boissellerie. Les grands cuveaux à lessive, cahotés sur le pavé inégal, produisaient une résonnance solennelle, qui, combinée avec le roulement du véhicule, ravissait d'aise le gamin amoureux de bruit et de fracas.

Le lendemain, dès les premières heures, c'était, dans la rue, une animation inaccoutumée : chars de campagne, pesamment chargés de pommes, de pommes de terre ou de châtaignes, meuglements de gros bétail, cris stridents et prolongés des porcelets, sifflet d'un gamin matinal, pressé d'acheter le bonhomme en biscôme agréablement de cet instrument.

D'ordinaire, la fête préludait pour moi par une station à la fenêtre, les coudes enfoncés dans le coussin de cotonnade rouge, qui donnait à de certaines maisons un petit vernis prétentieux d'aristocratie.

Que de choses à contempler de cet observatoire ! Les ménagères agiles et court vêtues, quelques-unes même en papillottes, se rendant au marché ; les camarades qu'on hélait, et avec lesquels on prenait rendez-vous pour le tour de foire de l'après-midi ; puis la longue file des chars de campagne dételés et s'alignant tout le long de la Petite-Rue, aujourd'hui la rue du Lac. Eh ! oui, vraiment, en ce moment, l'esprit charmé, je m'exagérerais les charmes et l'importance de ma ville natale. Ah ! les collégiens Morges-Lausanne avaient beau la traiter dédaigneusement de trou où l'on s'embête, d'invoquer la légende apocryphe du Pont de Morges, tout neuf, qui s'écroula, ou bien l'histoire humiliante du Combiar avec les Iselettes, — tout cela n'empêchait que Morges était la reine des villes du littoral, avec ses trois rues parallèles, larges et droites, terminées, à l'une des extrémités, par sa belle église, au clocher d'un goût moderne, à l'autre, par le château aux quatre tours, à la grande cour grillée.

Et puis, le lac, le lac si riant et si majestueux à la fois, avec son cadre grandiose de montagnes qui, par une échancrure complaisante, présente le Mont-Blanc, avec le chapeau et le profil de Napoléon, si nettement dessinés, — et puis le signal d'Echichens, et les eaux minérales, et les promenades, et le bois au bord du lac, — et puis le Boiron, où l'on va rouler les œufs de Pâques... n'est-ce rien tout cela ? Les Lausannois en ont-ils autant ?

Le jour de foire on accompagnait sa mère au marché.

Le long de la Grand'Rue s'alignaient les vendeuses, assises devant un jardin de plantureuses corbeilles de fruits, de légumes, tandis que sur les genoux de quelques bonnes femmes reposait le panier de beurre frais, dont les livres et les demi-livres étaient douillettement entourés d'une toile de ménage flairant la lessive de campagne.

Les œufs reposaient mollement entre des salades ; et l'on voyait en outre, suivant la saison, des pots de raisiné, des plaques de pain de noix (le nillon des écoliers), des ronds de saucisse de campagne, fortement assaisonnée de coriandres et de citron.

L'essai des acheteuses circule à grand peine, d'où quelques collisions de paniers.

En ce bon vieux temps, il était tenu comme sagesse de marchander beaucoup, ou, à défaut de rabais, la cliente réclamait la pincée supplémentaire, appelée la « bonne grâce ».

Les mesures étaient fort arbitraires et fixées par les vendeuses. Seuls, les œufs étaient soumis à la taxe du jour, et l'on désignait leur prix par cette singulière formule : les œufs